

Le Père Émile Petitot et l'origine des peuples d'Amérique : polygénisme ou monogénisme

Gilles Cadrin

Numéro 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004415ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004415ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadrin, G. (1992). Le Père Émile Petitot et l'origine des peuples d'Amérique : polygénisme ou monogénisme. *Francophonies d'Amérique*, (2), 139–149.
<https://doi.org/10.7202/1004415ar>

LE PÈRE ÉMILE PETITOT ET L'ORIGINE DES PEUPLES D'AMÉRIQUE : POLYGÉNISME OU MONOGÉNISME

Gilles Cadrin
Université de l'Alberta (Edmonton)

Dès leur arrivée sur les terres d'Amérique, les explorateurs, les voyageurs et les missionnaires ont cherché à connaître l'origine des populations qu'ils rencontraient sur les lieux de leurs découvertes. Quand et comment ces populations s'étaient-elles implantées dans le Nouveau Monde? À quelle lignée des fils de Noé se rattachaient-elles? À celle de Japhet, de Sem ou à celle de Cham? Ces populations ne pouvaient-elles pas être d'origine préadamique? Au XVIII^e siècle, Voltaire n'avait-il pas encore élargi le débat, en suggérant que les Indiens d'Amérique formaient possiblement un peuple à part lorsqu'il avait demandé dans sa célèbre boutade : « Du moment que Dieu a pu créer des mouches en Amérique, pourquoi n'aurait-il pas pu y créer des hommes? » Telles sont certaines des questions que les savants reprendront jusqu'au XX^e siècle, avant que les sciences de l'anthropologie, de la géographie, de l'archéologie et de la paléontologie démontrent d'une façon plausible que les peuples d'Amérique sont venus de l'Asie, il y a plus de 35 000 ans.

Le Père Émile Petitot, missionnaire de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, est un de ces savants qui se sont intéressés à la question de l'origine des peuples d'Amérique et qui sont entrés dans le débat de son époque pour présenter leurs théories en réponse aux partisans du polygénisme. La science moderne en a réfuté plusieurs, mais elle a reconnu celles qui confirment que les Indiens et les Esquimaux (peuplades d'Amérique) se rattachent à la souche commune de l'humanité. De son vivant, le Père Petitot a été combattu, mais il a aussi reçu de grands honneurs : aujourd'hui, il est presque oublié même si le gouvernement canadien, en 1975, a fait élever une plaque à Mareuil-lès-Meaux, en France, pour commémorer sa contribution scientifique et missionnaire. Ainsi, pour mieux apprécier l'oeuvre de ce missionnaire du Grand Nord canadien, nous le présenterons comme religieux et savant, nous verrons quelles sont les critiques qu'il adresse à ses devanciers et à ses contemporains et nous montrerons enfin sur quoi se fondent ses théories.

Le Père Émile Petitot naquit à Grancey-le-Château (Côte d'Or), en France. Après des études au petit séminaire du Sacré-Coeur à Marseille, il entra dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée en 1860 et il fut

ordonné prêtre en 1862¹. Deux semaines plus tard, il partit pour le Canada à la suite de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, qui était venu en France chercher des prêtres afin de répondre aux besoins croissants de son immense diocèse. Arrivé à Montréal, il prit quelques jours pour s'initier à l'Amérique et il se mit en route vers Saint-Boniface. Ce long voyage lui offrit ses premiers contacts avec les Indiens. Sa réaction ne fut pas des plus positives : l'Indien lui faisait peur². Il constata aussi à quel point le Canada et surtout les États-Unis avaient étendu rapidement la civilisation sur leurs territoires. S'il en était fasciné, le savant plus tard s'insurgera contre ce progrès qui était en train de détruire les Indiens et leur milieu, champ dans lequel le missionnaire et le chercheur devaient aller cueillir les réponses à la question de l'origine des peuples d'Amérique. (*Missions* 1865, p. 484-486)

À cause du besoin pressant de missionnaires, le Père Émile Petitot passa très peu de temps à Saint-Boniface pour se préparer à son nouveau rôle. Il partit le 8 juin vers le Grand Nord, croyant, selon son voeu le plus cher, qu'il pourrait aller oeuvrer auprès des Esquimaux du Mackenzie, population qui n'avait pas encore accueilli de missionnaires, même si le Père Henri Grollier s'était déjà aventuré sur leur territoire. Cependant, au lieu de l'envoyer à Good Hope, Mgr Vital-Justin Grandin décida de l'initier au Grand Nord et à ses populations, en le retenant plus au sud; d'abord à la mission de la Providence, du mois d'août 1862 à mars 1863, et ensuite à la mission Saint-Joseph sur l'île de l'Original, dans le Grand Lac des Esclaves, jusqu'en août 1864.

Ces deux premières obédiences s'avérèrent très profitables pour le Père Petitot. D'abord, en moins de cinq mois, il avait réussi à maîtriser si bien la langue qu'il pouvait prêcher en montagnais (chipewyan)³. De plus, ces premiers séjours dans le Nord l'initierent, non seulement à sa vocation de missionnaire, mais lui permirent de cultiver ses talents de linguiste, d'ethnologue, de géographe et de peintre. En effet, dans la solitude de la vie de missionnaire, il consacrait ses temps libres à l'étude des langues déné, à l'exploration et à la visite des diverses tribus de la région du Grand Lac des Esclaves. Partout où il voyageait, il faisait des relevés géographiques et géologiques. (*Missions* 1867, p. 382-383 et 388-389) Il notait constamment les moeurs et les coutumes des tribus déné et il enregistrtrait les données de leurs langues. Cette cueillette lui permit de publier, en 1876, son *Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié*⁴ portant sur les dialectes des Montagnais (Chipewyan), des Peaux-de-Lièvres et des Loucheux (Kutchin).

Pourtant, ce qui jouera un rôle très important dans l'orientation des recherches futures du Père Petitot, c'est l'initiation au monde des légendes et des contes des Déné Couteaux-Jaunes que lui offrit un vieux conteur aveugle nommé Ekhouneyel⁵. Pendant de longues heures, le missionnaire enregistrtrait, par écrit, des légendes qu'il donnait ensuite comme sujet de version à Marie Pépin, la fille aînée de son serviteur. Conscient de la valeur

du témoignage de ces contes et légendes, Petitot en poursuivit la cueillette pendant tout son séjour au Canada. De retour en France, il les publia sous le titre de *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*⁶. Dans la préface, il mentionne que ce recueil représente vingt années de cueillette chez les Inuit, les Déné, les Cris et les Pieds-Noirs du sud de l'Alberta, et il précise qu'il avait conçu ce projet dans « le but persévérant et avoué de découvrir les origines américaines⁷ ».

Cette remarque indique bien que Petitot était conscient que le rôle du missionnaire ne s'arrêtait pas à l'évangélisation. Il a d'ailleurs évoqué à plusieurs reprises la dimension scientifique de la mission qu'il s'était tracée. Ainsi, parlant de ses travaux de géographie, il affirmait :

Ne considérant pas les études scientifiques comme incompatibles avec des occupations d'un ordre spirituel, mais les regardant plutôt comme leur complément, je me suis appliqué, pendant plus de douze ans que j'ai vécu sous le climat glacé du cercle polaire ou dans la contrée environnante, à réunir successivement, à la suite des longs et fréquents voyages que j'ai été amené à y faire, les éléments géographiques dont le manque se fait sentir sur la carte. (*Missions* 1875, p. 149)

Convaincu de la dualité de son rôle, en plus de fournir aux sociétés géographiques de Londres et de Paris des descriptions du Grand Nord, Petitot était donc entré dans un des grands débats scientifiques de l'époque, celui de l'origine des peuples d'Amérique. Il allait ainsi offrir à la science le fruit de ses recherches et s'attaquer aux penseurs matérialistes ou positivistes qui, par leurs « théories impies », remettaient en cause l'unité de la race humaine et, par conséquent, la validité des Écritures saintes.

Sa première intervention, dans une lettre au supérieur des Oblats, est remplie d'hésitations, mais elle remet en cause la thèse de l'autochtonie des Indiens, thèse à laquelle Petitot semble avoir adhéré à son arrivée en Amérique. Ce revirement de position se manifestait après un an de séjour dans le Nord auprès des Montagnais (Chipewyan). Il avait noté qu'au physique ceux-ci ressemblaient aux Européens et que, dans leurs traditions orales, il pouvait percevoir quelques souvenirs du déluge, de Noé, de l'arche, de Babel et de la confusion des langues. De plus, ne trouvant pas chez eux la croyance en un bon et un mauvais Manitou, Petitot entrevit dès lors la possibilité d'attribuer une origine asiatique à cette tribu particulière :

Cette divergence de traditions qui existe entre les Montagnais et les autres Peaux-Rouges situés plus au sud, divergence qui est totale dans la langue et les habitudes me porte à croire que les Montagnais sont une race à part, et que toutes les nations du Nord-Amérique ne sont pas autochtones. Je serais bien aise d'avoir avec moi quelques rudiments de langue hébraïque ou syriaque. Avec le peu que je sais de la langue montagnaise et ce que le bon Dieu me donnera d'en connaître, s'il me prête vie, qui sait si on ne pourrait pas faire de curieuses découvertes sur l'origine de ces peuples? (*Missions* 1867, p. 370-371)

La poursuite de ses visites auprès de différentes tribus indiennes du Nord et ses brèves rencontres avec les Esquimaux allaient lui permettre de faire de « curieuses découvertes » qu'il présenta en 1865 dans son « Étude sur la nation montagnaise ». (*Missions* 1867, p. 484-547) Dans ce travail, il réitère sa croyance à l'existence du rapport entre la culture montagnaise et celle des Juifs. Il note des similitudes au niveau des traditions, des croyances et des prescriptions. Parlant de la religion montagnaise, il constate qu'elle « consiste en un fétichisme grossier » qu'il caractérise de fétichisme juif « parce qu'il se trouve mêlé à des traditions et à des prescriptions qui ont évidemment une origine judaïque ». (*Missions* 1867, p. 505-506) En somme, Petitot relève de nombreux parallèles entre les Montagnais et les Juifs, mais il n'ose pas encore affirmer catégoriquement qu'un lien ferme existe entre ces deux groupes. Il y a un obstacle majeur : c'est que l'interprétation de la création du monde offerte dans les légendes des Montagnais ne fait aucune allusion à un Dieu créateur. (*Missions* 1867, p. 513)

Pourtant, en dépit de ses doutes, le missionnaire se croit en mesure de s'attaquer aux principales hypothèses émises avant lui ou par ses contemporains. Il s'oppose à Génébrard et à Thévet qui font des peuples américains les restes des tribus amenées en Assyrie par Salmanazar, en 721 avant Jésus-Christ. Il s'oppose aussi aux opinions émises par Mayhew, Elliot, William, Gomara, de Lery et Lescarbot qui en font les descendants des Chananéens chassés par Josué et les Hébreux qui, délivrés de l'Égypte, s'emparaient de la Judée, la Terre Promise, vers le milieu du XIII^e siècle avant Jésus-Christ. Il n'est pas non plus d'accord avec Thomas Jefferson, le Père Charlevoix et bien d'autres qui ont vu dans les Peaux-Rouges des Tartares ou des Scythes. Enfin, il n'accepte pas qu'on lie les peuples d'Amérique aux Éthiopiens, aux Phéniciens, aux Scandinaves, aux Chinois ou encore aux Gaulois. S'appuyant alors sur les croyances et les pratiques observées chez les Montagnais, il avance l'hypothèse suivante : « Ces traditions et les prescriptions judaïques encore en honneur dans la nation montagnaise, nous inclinent à la croire de race juive et occupant le pays depuis une époque très éloignée, mais postérieure à la captivité de Babylone. » (*Missions* 1867, p. 529)

Pourquoi Petitot a-t-il choisi cette période précise de l'histoire biblique pour y rattacher l'origine de la famille montagnaise? La raison n'est pas claire et il semble n'avoir expliqué nulle part le fondement de cette hypothèse. Il faut donc conclure que Petitot a choisi la période postérieure à la captivité de Babylone, parce qu'elle coïncide avec le retour des Juifs en Judée, après leur libération par le roi Cyrus, en 538. Pendant cette période, un grand nombre d'entre eux se sont répandus à travers le monde d'alors.

Évidemment, l'hypothèse que présentait Petitot a été détruite par les découvertes de la science moderne. Mais, en fin de compte, la science lui a

donné raison sur le point principal qu'il soutenait : l'unité de la race humaine. C'est pourquoi, convaincu du bien-fondé de cette théorie, il s'est attaqué violemment à ses devanciers et à ses contemporains américains. C'est à la lumière de ces attaques que l'on peut mieux interpréter le point de vue et le parti pris de Petitot.

Parmi les Américains auxquels il s'en prend, il faut noter Schoolcraft, Horn, et tout particulièrement Pierre-Étienne Du Ponceau et Albert Gallatin, ces deux derniers étant des hommes d'État d'origine française, amateurs de philologie et d'ethnologie. Petitot leur reproche de voir « dans les Américains une race distincte, du cap Horn aux confins des États-Unis, et qui a peuplé les deux Amériques depuis la dispersion de Babel ». (*Missions* 1867, p. 518) Or en étudiant les textes de Du Ponceau et de Gallatin, on se rend compte que ni l'un ni l'autre ne suggèrent que les peuples d'Amérique ne se rattachent pas à la souche commune de l'humanité. Du Ponceau parle plutôt de l'organisation des langues des Indiens qui est tout à fait différente de celle des autres langues du monde. Ces particularités sont, comme le rapporte Mary R. Haas, « those comprehensive grammatical forms which appear to prevail with little variation among the aboriginal natives of America from Greenland to Cape Horn⁸ ».

Ce trait caractéristique de toutes les langues d'Amérique, soutient Du Ponceau, c'est qu'elles sont polysynthétiques, c'est-à-dire que les éléments d'une phrase sont agglutinés de sorte qu'un mot résume plusieurs idées. En réalité, Du Ponceau ne cherchait pas à nier le lien commun de tous les humains, mais bien à décrire le système des langues américaines et à montrer que leur organisation diffère des langues de l'Ancien Monde⁹. Ainsi, comme il avait déclaré en 1819 que son étude des langues jusqu'à ce point n'avait pas eu pour but de découvrir l'origine des Indiens, mais bien de faire avancer la connaissance de l'Homme¹⁰, il refusait de croire que par l'étude de l'étymologie on puisse remonter aux langues souches de l'humanité¹¹. Or Petitot croyait en cette possibilité et se faisait un devoir de la réaliser.

En ce qui a trait à Gallatin, la critique de Petitot relève en partie de la même erreur d'interprétation. En effet, à la demande du baron Alexandre de Humboldt, Gallatin avait fourni, en 1823, une classification des familles indiennes en fonction de leurs langues¹². Par la suite, il avait continué à recueillir des données linguistiques par tous les moyens, entre autres, en faisant circuler par le ministère de la Guerre une liste de mots et de phrases en vue d'en obtenir l'équivalent dans les diverses langues des tribus d'Amérique¹³. À la lumière de ces nouvelles données, Gallatin notait, en 1836, qu'il était d'accord avec les théories de Du Ponceau :

The result appears to confirm the opinions already entertained on that subject by Mr. Du Ponceau, Mr. Pickering, and others; and to prove that all the languages, not only of our own Indians, but of the native inhabitants of

America from the Arctic ocean to Cape Horn, have, as far as they have been investigated, a distinct character common to all, and apparently differing from any of those of the other continent, with which we are most familiar¹⁴.

Gallatin appelle ce trait caractéristique des langues indiennes, le phénomène d'agglutination. Il est donc évident qu'il ne cherchait nullement à nier l'origine commune de la race humaine. Cependant, il offrait une hypothèse sur l'arrivée des Indiens en Amérique que Petitot ne pouvait pas accepter. Voici ce que Gallatin prétendait :

Counteracting causes must have occasionally impeded the progress of erratic wanderers. But, after making every proper allowance, I cannot see any possible reason that should have prevented those, who after the dispersion of mankind moved towards the east and northeast, from having reached the extremities of Asia, and passed over to America, within five hundred years after the flood¹⁵.

Cherchant à expliquer le nombre des Indiens en Amérique et la diversité de leurs langues en fonction du rythme de reproduction et de migration, et en fonction aussi de la chronologie biblique traditionnelle du XIX^e siècle, Gallatin soutient en somme que l'arrivée des humains en Amérique remonte à cinq cents ans après la confusion des langues à Babel. Ceci implique donc que les ancêtres des Indiens ne sont pas entrés en contact avec la civilisation hébraïque, monothéiste, car il soutient de plus que les premiers habitants sont arrivés à l'état sauvage, que certains groupes sont restés à l'état sauvage, tandis que certains peuples du Mexique et du Pérou sont passés de la vie de chasseurs à celle d'agriculteurs et qu'ils ont ainsi accédé au rang de nations semi-civilisées¹⁶. En somme, Gallatin s'inscrit dans le courant des penseurs américains qui veulent montrer l'originalité de l'homme américain, en l'émancipant culturellement et spirituellement de l'Ancien Monde. Malheureusement, Petitot a vu dans l'oeuvre des penseurs mentionnés l'influence des rationalistes et des matérialistes modernes qui remettaient en cause les données de la Bible.

Comme Petitot n'acceptait pas les conclusions des savants matérialistes, il s'en prenait à leurs méthodes de recherche. Là-dessus, il n'épargna ni les Américains ni les Européens. À son avis, ceux qu'il appelle les « savants du coin du feu » et des « chemins de fer » ou encore les « savants de cabinets » (*Missions* 1867, p. 485-486) sont coupables de n'être pas allés cueillir les secrets que l'avance de la civilisation risquait d'ensevelir à tout jamais. En somme, Petitot leur reproche de ne pas avoir étudié en profondeur les langues et les traditions des peuplades américaines qu'il perçoit comme la seule bibliothèque qui livrerait le secret de l'origine des Indiens. Donc, les critiques de Petitot doivent être comprises comme une invitation à ne plus faire de l'histoire une muse, mais plutôt à compulsier l'histoire des Peaux-Rouges avec les traditions des peuples asiatiques ou avec la Bible. (*Missions* 1867, p. 518)

En dépit de la fermeté de ses critiques, le missionnaire hésita pendant longtemps à soutenir de façon catégorique la thèse de l'origine hébraïque des Peaux-Rouges. Mais, après douze années passées dans le Grand Nord, Petitot avait acquis assez de certitude sur l'origine des Esquimaux et des Indiens pour s'opposer publiquement aux partisans de l'autochtonie des peuples d'Amérique. En 1875, l'occasion se présenta lorsque, de retour en France pour faire publier ses dictionnaires, il s'arrêta à Nancy au Congrès international des Américanistes. Avec le Père Émile Grouard, il écouta les exposés et il se rendit vite compte que la plupart des savants cherchaient par leur intervention à démontrer l'autochtonie des peuples d'Amérique. Il demanda alors la parole et pria le bureau de ne pas conclure, promettant de revenir avec des documents le lendemain, si on lui en accordait la possibilité. Ce fut fait et, par ses arguments, il réussit à démontrer que les Indiens et les Esquimaux n'avaient pas poussé en Amérique comme des champignons, mais qu'ils étaient originaires de l'Asie. (*Missions* 1875, p. 387-409)

Petitot connaissait, ce jour-là, un moment de gloire. Le chercheur qui avait sillonné le Grand Nord et qui avait pénétré le monde de l'Indien et de l'Esquimau remportait la victoire sur les « savants de cabinet ». Cette victoire, c'était celle du savant sur ceux qu'il considérait comme les poètes de la science, mais c'était surtout la victoire de l'Église sur les rationalistes et les positivistes. La presse française en fit état avec éclat car, dans l'ensemble, les arguments présentés par le missionnaire apparaissaient comme irréfutables.

Aujourd'hui, même si plusieurs des théories de Petitot font sourire, il faut s'arrêter à sa thèse centrale, l'origine asiatique des peuples d'Amérique, et voir comment il l'a étayée par des arguments tirés de ses observations sur le terrain, observations qui sont analysées à la lumière de la Bible et des connaissances de son époque.

Petitot puise un de ses arguments dans le rapport entre les langues d'Amérique et celles de l'Asie. Ce rapprochement, il le découvrit peu après avoir complété son « Étude sur la nation montagnaise ». Il confia alors au supérieur général qu'il venait de faire une découverte singulière qui le confirmait dans la « douce illusion que ces peuples pourraient bien être de race juive. » (*Missions* 1870, p. 271) Cette découverte, c'est le rôle des voyelles dans la création des divers dialectes à l'intérieur de la famille déné. Comme il l'explique dans l'avant-propos de son *Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié* : « ... les variantes consistent dans la mutation des voyelles, tandis que les consonnes demeurent invariables comme dans les dialectes araméens ou sémitiques¹⁷ ». Ainsi le mot « terre » en montagnais se dit « ni », en esclave, « né » et en loucheux, « nan ».

Ce phénomène de mutation n'est pas sans évoquer le rapport qui existe entre l'hébreu et les langues des peuples voisins tels l'égyptien, le syriaque, le chaldéen, le samaritain et le phénicien, « de telle sorte, dit-il, que chacun

de ces peuples pouvait, en suppléant aux voyelles manquant, lire les Saintes Écritures dans sa propre langue ». (*Missions* 1870, p. 279) Non seulement cette particularité linguistique indique-t-elle un rapport entre la formation des langues hébraïques et la formation des langues américaines, mais elle démontre, à l'encontre de la thèse de Du Ponceau, que les hommes ont traversé en Amérique possédant déjà le langage, puisque les Écritures disent que l'homme a été créé parlant et à l'image de Dieu¹⁸. Petitot se trouve pourtant incapable de préciser à quelle famille de langue asiatique se rattache la langue déné, mais il espère que ses preuves seront suffisantes « pour détruire l'erreur de l'*autochtonie absolue* des Américains¹⁹ ».

Ses autres arguments en faveur de l'unité de la race humaine, Petitot les puise dans les témoignages des Déné, dans leurs légendes et coutumes, et dans leurs traditions. Voyons d'abord les témoignages.

Un de ces témoignages, c'est celui des Indiens Couteaux-Jaunes à qui le missionnaire avait demandé ce qu'ils savaient de leur origine. Ils lui racontèrent qu'un géant, habitant l'Ouest, leur barrait la route vers les terres désertes. Ils le tuèrent et son cadavre tomba en travers des deux terres. Il servit de pont aux rennes qui traversaient périodiquement. Comme d'autres tribus offraient le même témoignage, Petitot conclut que le géant représentait le peuple et les rennes « le flot des hordes qui se pressèrent et se succédèrent d'Asie en Amérique²⁰ ».

Si les Couteaux-Jaunes donnent peu de précisions, les Peaux-de-Lièvres et les Loucheux évoquent avec beaucoup de détails leur lieu d'origine et leurs conditions de vie antérieure; ils disent qu'ils étaient dominés par un peuple féroce et immoral dont les hommes, le soir, se changeaient en chiens. Dans ce pays se trouvaient quantité d'animaux qu'on ne retrouve pas dans le nord de l'Amérique, tels le serpent et le singe. Un jour, disent-ils, il se fit un mouvement de la terre qui leur permit de fuir vers l'Orient jusqu'au bord de la mer qu'ils traversèrent pour passer dans une terre déserte. Les premiers temps en cette terre nouvelle furent pénibles, mais de petits morceaux de viande tombaient du ciel tous les matins jusqu'à ce qu'ils trouvent sur place le moyen de subsister²¹. Le parallèle avec le séjour des Israélites en Égypte, leur fuite dans le désert et la manne qui tomba du ciel pour les nourrir ne pourrait pas être plus évident.

Dans tous ces détails, Petitot retient surtout les caractéristiques des ennemis des Couteaux-Jaunes. Ceux-ci sont décrits comme se rasant la tête, portant perruque et se métamorphosant en chiens. Or Petitot note que la tribu des Flancs-de-Chiens, méprisée par les Déné, tirerait son origine de l'union d'une femme avec un homme-chien. De plus, comme la croyance en une nation d'hommes-chiens est répandue de l'Égypte jusqu'en Chine, Petitot voit là des preuves certaines de l'origine asiatique des Déné²².

Petitot tire aussi des preuves des légendes et des coutumes qui ressemblent à celles des Asiatiques et à celles des Anciens. Il note d'abord chez les Déné la croyance à la métempsycose et à la migration des âmes, parce

qu'ils prétendent que les enfants qui naissent avec une ou deux dents sont des enfants ressuscités ou réincarnés. Les Déné croient même que leurs morts peuvent renaître métamorphosés en caribou, en ours ou en élan. Sur ce, Petitot interroge son lecteur : « ... cette doctrine vieille comme le monde, partagée par les Celtes comme par les Égyptiens, et qui fut importée jusqu'aux extrémités de l'Asie par le philosophe Lao-Tsé, à son retour de la terre des Pharaons, comment est-elle parvenue en Amérique si ce n'est par l'Asie²³ ».

Que conclure aussi du grand respect que les Déné ont pour le boeuf musqué et de la prétendue valeur médicinale de la bouse de vache? En plus des liens avec les Hindous, Petitot suggère des rapports avec les Chinois, les Malgaches, les Grecs et les Arabes : la façon dont les Déné perçoivent le tonnerre se rattache à l'image de l'oiseau de Jupiter; la façon dont ils traitent les morts les lie aux Égyptiens; leur croyance en l'immortalité de l'âme les rapproche des Grecs et des Latins; enfin leur façon de voir le premier couple les identifie à la pensée arabe. En somme, toutes ces corrélations sont des preuves, selon Petitot, qui s'opposent à la thèse de l'autochtonie des peuples d'Amérique²⁴.

Il reste, pour terminer, les preuves à partir des traditions et des observations se rapportant soit à la loi naturelle soit à la loi mosaïque. Comme nous l'avons mentionné plus haut, c'est ce rapport qui éveilla la curiosité de Petitot. Il renonça alors à la thèse de l'autochtonie des Indiens car, dans les légendes des Déné, en dépit du cadre particulier où se situent les événements, il retrouvait des récits de la création du monde, de la chute de l'homme, de sa rédemption, du déluge... Aussi il se rendait compte que les prescriptions et les interdits de la loi mosaïque étaient observés presque à la lettre. Par exemple, il notait que le Montagnais recueillait le sang de l'animal tué et l'apportait à une certaine distance pour l'enterrer ou le couvrir de neige comme le prescrit le Lévitique : « Quiconque aura pris à la chasse une bête sauvage... qu'il répande son sang et le couvre de terre. » (*Missions* 1867, p. 514) Le Montagnais suivait aussi les prescriptions juïques en ce qui a trait à la femme qui relève de couches, au traitement des morts et à de nombreuses autres pratiques telles que la confession des fautes, le jeûne, l'exorcisation. Enfin, Petitot affirmait que certaines tribus circonscisaient les enfants mâles quelques jours après leur naissance. En vertu de toutes ces preuves, il lui semblait impossible de douter du lien entre les Asiatiques et les peuples d'Amérique. S'opposer à la doctrine du monogénisme était à ses yeux faire acte de mauvaise foi. En somme, grâce à toutes ces preuves, les vérités de la foi étaient sauvées.

Lorsque le Père Émile Petitot a quitté son pays pour faire oeuvre de missionnaire, il ne soupçonnait pas qu'il se découvrirait une autre vocation, celle de défenseur de la foi. Bien qu'il n'ait pas été préparé à cette mission et que les moyens à sa disposition fussent très rudimentaires, il est entré dans le débat portant sur l'origine des peuples américains, convaincu que

sa contribution scientifique faisait partie intégrante de l'oeuvre missionnaire.

Ses écrits ne sont plus retenus par le monde des sciences, car ils ont été dépassés par les travaux de chercheurs appuyés par des moyens combien plus nombreux qu'au temps des premiers missionnaires. Ils soutiennent ce que plusieurs soupçonnaient déjà. Mais ils ont le mérite d'offrir un regard qui se fonde sur la compréhension et la connaissance des peuples à l'état quasi original auprès desquels le missionnaire oeuvrait. Aujourd'hui, son oeuvre prend un sens nouveau et revient à l'honneur. Les Amérindiens et les Esquimaux du Canada, à la recherche de leur identité que la civilisation blanche a profondément transformée, redécouvrent dans l'oeuvre du Père Petitot l'héritage culturel légué par leurs ancêtres.

NOTES

1. Donat Savoie, (éd.), *Les Amérindiens du Nord-Ouest canadien au XIX^e siècle selon Émile Petitot*, vol. 1 : *Les Esquimaux Tchiglit*, Ottawa, ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, 1970, p. 37.

2. *Missions de la congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, Paris, Hennuyer, 1863, p. 205, p. 209. La revue des Oblats sera désignée dorénavant par *Missions* et l'année de publication.

3. Émile Petitot, *Autour du Grand Lac des Esclaves*, Paris, Albert Savine, 1891, p. 49-50.

4. Paris, Ernest Leroux, 1876.

5. Émile Petitot, *op. cit.*, p. 49-50.

6. Émile Petitot, *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*, réimpression [première éd.,

1886] Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose, coll. «Les littératures populaires de toutes les nations», 1967, t. XXIII.

7. *Ibid.*, p. III.

8. Mary R. Haas, «Grammar or Lexicon? The American Indian Side of the Question from Du Ponceau to Powell», *International Journal of American Linguistics*, 35 (3), July 1969, p. 240.

9. Peter P. Pratt, «Peter Du Ponceau's Contributions to Anthropology», *Ethnohistory*, 18 (2), Spring 1971, p. 150. Ce qui suit démontre bien que Petitot n'avait pas approfondi la pensée de Du Ponceau : «Perhaps the greatest value of the classification was to show that the American Indians had their closest affiliations with Asiatic tongues. This finding, even

though not well documented, supported the view that the American Indians had entered the New World from Asia and that it was unlikely that they could be displaced Welsh, Irish or other Europeans, as some believed. It did not rule the possibility, however, that Indians could be descended from the Last Tribes of Israel. Indeed, Du Ponceau noted that Hebrew contained some parallels in construction, and he called for an orientalist to study these similarities.» p. 152.

10. Murphy D. Smith, «Peter Stephen Du Ponceau and his Study of Languages. A Historical Account», *American Philosophical Society* 127 (3), 1983, p. 152.

11. *Ibid.*, p. 157.

Le Père Émile Petitot

12. Albert Gallatin, «A Synopsis of the Indian Tribes of North America», *Transactions and Collections of the American Antiquarian Society*, Vol. 2, 1836, p. 1.
13. *Ibid.*, p. 1.
14. *Ibid.*, p. 5-6.
15. Albert Gallatin, «Notes on the Semi-Civilized Nations of Mexico, Yucatan, and Central America», *Transactions of the American Ethnological Society*, Vol. 1, 1845, réimpression, Millwood/New York, Kraus Reprint, 1976, p. 179.
16. *Ibid.*, p. 174-214; Gallatin, «A Synopsis...», *op. cit.*, p. 6-7.
17. Émile Petitot, *Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié*, Paris, Ernest Leroux, 1876, p. XIII.
18. *Ibid.*, p. XII.
19. *Ibid.*, p. XVII (l'italique est de l'auteur).
20. *Ibid.*, p. XXVII.
21. *Ibid.*, p. XXVIII.
22. *Ibid.*, p. XXVII-XXX.
23. *Ibid.*, p. XXX.
24. *Ibid.*, p. XXX-XXXIII.